

Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): [s.n.]

Objekttyp: Group

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 32

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE
PARAÎSSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9.

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus.

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au *Conteur Vaudois* jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

L'INSTITUTRICE

EN général, elle est jolie, quelquefois, quelconque; mais, je n'en connais point de franchement laide. Toujours correcte dans sa mise et dans sa tenue, parfois coquette même; elle affecte quelque peu, ayant conscience de sa supériorité intellectuelle sur le commun des mortels. Généralement affable, quoique réservée, elle aime à parler de sa profession, à laquelle elle compare volontiers tout ce qui peut être un sujet de conversation. Elle parle généralement haut, comme une personne absolument sûre de ce qu'elle avance. Dans la conversation, elle cherche presque toujours à mettre ses idées en évidence, sinon à les imposer! Souvent, ses affirmations sont de celles qui n'admettent pas de réplique; c'est probablement là une des conséquences de sa vocation. L'institutrice est généralement enclinte à la moquerie, certaines sont même très moqueuses! L'indulgence n'est pas le péché mignon de cette intéressante classe de la société! L'institutrice a, en général, un goût assez marqué pour les arts, la musique et la peinture notamment; ou, du moins, elle affecte en avoir le goût. Il est généralement assez difficile de convaincre une institutrice, même sur des sujets étrangers à ses connaissances. Elle a bon cœur et reste rarement insensible aux misères d'autrui; cependant, en vieillissant, elle aurait la tendance à devenir quelque peu revêche, même, dans certains cas, pénible!

L'institutrice se marie ou très jeune, ou assez tard, souvent pas du tout! En société, elle est plus avenante et s'impose moins volontiers que son collègue masculin.

Une réunion d'institutrices est toujours très gaie et très animée.

En tout état de cause, et soit dit sans malice, l'institutrice est le dévouement personnifié, sauf quelques très rares exceptions. L'institutrice re-traitée est gratifiée du titre d'émérite.

Je n'ai nullement l'intention de disséquer ici tous les genres d'institutrices, ni même l'une d'elles en particulier; je me bornerai donc à ces quelques généralités qui me semblent dépeindre assez bien cette intéressante corporation qui m'est sympathique entre toutes.

Pierre Ozaire.

Entre deux maris. — Mon cher ami, tu ne te figures pas combien je suis heureux en ménage; ma femme est l'économie même.

— Et la mienne donc! Tiens, je ne veux citer qu'un exemple. J'avais promis à ma femme un cachemire dans le cas où elle me donnerait un fils... Eh bien?

— Eh bien, mon ami, pour ne pas me faire dépendre de l'argent, elle a mis au monde une fille.



LA PROPOSECHON D'ON MUNICIPAÛ

ETES-VO jamé z'áo z'u allà pè lo Grand Conset? Ne dio pas coumeint « grand conseiller », kâ faut passâ pè lè vôtès et tsacon sâ que n'ia pas plaiçe por ti et que faut dè la cabosse et on bocon dè boutafrou po avâi lo drâi d'allâ à l'assermantachon à Noutra Dama dè Lozena, et bigrenette! l'est onco on autra quies-tion d'allâ prêtâ sermeint tot solet, avoué on bugne, dein clia granta cathédrala, què dè fère on discou à bin on toste à l'abâyi, que cein n'est pas po lè bedans. Mâ cein que vo vu deré, c'est se vo z'âi z'áo z'u étâ à lo locat qu'est vis-à-vis, drâi en face dè la caserna n° ion?

Coumeint cliaò grands conseillers sont 'na pétâie dâo diablo (pasâ duè compagni), lâo faut dè la place, et lo pâilo iò l'ont lâo tenâblès est trâo petit, que sont d'obedzi dè fère à tor po avâi l'honneur d'être quie, que y'a dâi dzeins que trâovont que po affanâ lâo cinq francs dévront dzouré, sein débantsi, tot dâo long dè la conférence. Eh bin ne sé pas! kâ po dâi dzeins coumeint noutron conseiller, qu'ont accoutemâ dè travailli à grand sêlâo, l'est on bocon peinâblo dè restâ achetâ sein budzi tota ona vouarba et y'ein a bounadrâi que fariont tât qu'âo prédzo, que s'eidroumetront coumeint dâi soupès, tandi que lè mina-mor batolliont et que quand s'age-trâi dè votâ, que lè foudrâi reveilli d'on coup dè dzenâo, sariont dein lo cas dè fère coumeint on bravo municipau dè pè la Coûtâ, que vo vé contâ l'histoire. Faut don mi po noutron Grand Conset que lè z'afférés autont coumeint levont.

La municipalitâ d'on veladzo dè pè contrè la Coûtâ s'étâi asseimbliaè on deçando né po dècidâ d'atsetâ on boufet po l'écoula et po savâi cein qu'on volliâvè fère rappoo ào cliotsi que sè démagueliounâvè, qu'on avâi adé poaire que la cliotse vigné avau quand on la senaillivè.

Quan don la syndiquo eut einmourdzi la bachelie su la boufet, ion dâi municipaux, qu'avâi transvasâ tandi lo dzo, se mette à dondâ et lo vouaigue bintout assoupi, et lè z'autro décidâront, sein la consurtâ, cein que y'avâi à fère avoué cé boufet, après quiet dévezaront dâo cliotsi, po savâi se lo faillâi rabistoquâ à bin lo déguelhî et ein fère on tot batteint nâovo. Mâ fâi cein étâi pè délicaèt quâ po lo boufet et reveilliront lo municipau que droumessâi po savâi son pinion.

— Et vo, lài fâ lo syndiquo, qu'ein ditès-vo?

— L'autro, que ne volliâvè pas que sâi de d'avâi droumâi et que sè crâyâi que dévezâvont adé dâo boufet, repond :

— Eh bin, por mè, ye propouso qu'on ein atsetéyè ion dè reincontro.



CHOSSES D'AUTREFOIS

A propos du dernier passage à Lausanne du Cirque Knie, un vieux Lausannois publie dans le *Lausanne-Artistique* les souvenirs qui suivent, que nous nous faisons un plaisir de reproduire :

...Dans ce temps-là, les acrobates, les danseurs de corde, les virtuoses du trapèze, n'abondaient pas en notre pays. On n'y trouvait ni théâtre, ni kursaal, ni cinémas, ni gramophones, phonographes, ni rien de semblable pour distraire grands et petits. Les gens passaient leur soirée en famille, autour de la table, éclairée par une lampe-moderateur, ils se couchaient généralement de bonne heure et ne s'en portaient pas plus mal. Exception était faite au Nouvel-An, où l'on voyait arriver deux ou trois pauvres rou-lotes, dont les propriétaires édifiaient deux ou trois pauvres baraques. On y voyait encore quelque maigre carrousel, actionné à la main et dont les chevaux étranges galopaient aux sons d'une orgue de barbarie, plus ou moins asthmatique. On pouvait aussi contempler dans les verres ronds d'un panorama, la dernière éruption du Vésuve ou de l'Etna, la prise de Sébastopol, Venise et le Pont des Soupirs avec une foule de gondoles ressemblant à de fantastiques canards à trois becs, tout cela pour quelques centimes, et, on obtenait par dessus le marché un billet de tombola, « toujours gagnant » qui nous adjugeait un crayon, un cahier, un porte-plume ; les « gos lots » affriolants étaient placés, en évidence, à l'étalage, en façon de réclame.

De temps à autre, oh! pas souvent, arrivait un cirque de vingtième ordre : quatre malheureux chevaux, tour à tour de trait et de selle; un pauvre bourrique; deux ou trois singes; quelques chiens savants; un ours peut-être; une écuyère, un écuyer, un paillasse et un orchestre à tambour, trombone, cornet à piston, et voilà! Ah! nous n'étions pas gâtés et les enfants d'à présent, habitués aux électriques exhibitions des forains actuels, feraient triste figure si les circonstances les limitaient à cette portion congrue que nous considérions alors, comme une aubaine incomparable. Il est vrai que, de temps à autre, nous avions la visite ardemment attendue de la « famille Knie ». Superbe compensation.

Il y a plus de soixante ans que je vis pour la première fois ces braves gens. J'étais bien jeune alors. Mon père me mena — pour me récompenser de je ne sais plus de quoi — voir travailler les Knie. La baraque en planches, qu'ils appelaient « arène », était située place de la Riponne, exactement sur l'emplacement actuel du « Foyer des Jeunes ». Les artistes n'étaient pas nombreux, M. Knie père — grand-père ou peut-être arrière grand-père de la jeune génération actuelle, — les deux fils, Charles et Henri, les deux filles qui se produisaient dans des danses hongroises, polonaises, etc., etc., dans le costume national de chaque danse. Il y avait encore un équilibriste de valeur, appelé Blondin, qui faisait le même travail que les Knie père et fils; et puis un paillasse, maigre, hilare, déjà sur l'âge, dont les fonctions consistaient à allumer les quinquets, à servir les artistes dans leurs exercices, et, naturellement, à recevoir des claques, au grand amu-